

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 11

Artikel: Instruction individuelle du soldat anglais
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Instruction individuelle du soldat anglais.

Notre section des renseignements a eu l'heureuse idée de répandre dans les milieux d'officiers une brochure intéressante qui a pour titre: *Une école d'infanterie britannique en France*, extraits d'un article du lieutenant Bédier du 338^e régiment d'infanterie, paru dans le *Correspondant* du 25 février 1917.

Cette brochure est à lire en entier, à lire et à méditer. On discute journellement chez nous la question de savoir si notre armée a bien employé son temps de mobilisation de guerre. Ceux qui pensent que non sont les plus nombreux et semblent bien avoir raison. La brochure précitée ou plutôt, parce qu'elle est incomplète, l'article original nous montre d'une façon très claire comment est comprise l'instruction des cadres dans une armée qui a derrière elle l'expérience de trois années de guerre. Connaissant le sens pratique de l'Anglais, on peut admettre que dans cette instruction rien de ce qui est nécessaire à la préparation de la guerre n'est négligé, et d'autre part on peut être tout aussi certain que tout ce qui est superflu est laissé de côté.

Cette constatation a un intérêt tout spécial pour une armée qui, comme la nôtre, ne bénéficie que de périodes d'instruction relativement courtes.

Malheureusement, la brochure ne constitue qu'un extrait ; il faut, pour étudier toute une partie importante de l'instruction, se reporter à l'article original du *Correspondant*. C'est là seulement qu'on trouve la description de la manœuvre en ordre serré ou dispersé, du tir, de la fortification de campagne et de l'emploi des grenades.

Il y a, par contre, un point intéressant entre tous sur lequel la brochure fournit les renseignements les plus précieux, c'est le chapitre de l'instruction individuelle et du drill. En présence des discussions interminables que ces questions scabreuses ont fait naître chez nous, il est bon de se rendre compte de la façon dont elles sont comprises par une *armée en guerre*.

Partisans du drill à outrance et adversaires de tout drill tireront profit de cette lecture. Disons d'emblée que les uns comme les autres seront déçus. Les Anglais semblent avoir trouvé, avec leur bon sens naturel, la vraie solution. Dans leurs écoles destinées à former des cadres qui devront peu de semaines après se trouver en face de l'ennemi, ils estiment qu'il est nécessaire de commencer par une instruction individuelle très exacte.

On ne pense pas, par exemple, que ce soit du temps perdu que d'apprendre aux cadres à saluer; on fait même volontiers claquer les talons ! Je signale ce fait au risque d'aliéner à l'armée britannique les sympathies des adeptes du « soldat citoyen ! » Les lignes qui traitent des marques extérieures de respect, *signes visibles de la discipline d'une armée*, sont à lire en entier.

Seulement voilà, si l'on fait du drill dans l'armée anglaise il semble bien que ce soit un drill intelligent, car il y a un drill intelligent.

On en a exclu tout excès, tout superflu et tout ridicule, et c'est là-dessus que les partisans du « Schweizer drill » pourront réfléchir un instant.

Si les Anglais, derrière le front, estiment ne pas perdre de temps en faisant de l'école du soldat et du drill, c'est que l'expérience de la guerre leur en a démontré l'absolue nécessité. S'ils n'en ont pas adopté certaines formes et certaines manifestations, c'est qu'elles leur ont paru superflues.

Ainsi, l'idée ne leur vient pas d'exiger, comme on le fait chez nous avec fureur, que les hommes s'annoncent à tout bout de champ. Dans notre armée cette façon de faire, qui n'est du reste pas réglementaire, sévit d'une façon ridicule.

Nos hommes s'annoncent du matin au soir, ils s'annoncent « rentrant » et « sortant », ils s'annoncent de planton, de cuisine, d'écurie, loin de l'ennemi et près de l'ennemi, de jour et de nuit.

Celui qui porte un bidon de soupe est obligé de révéler à son supérieur qu'il vient de la cuisine, celui qui a une botte sous le bras ne doit pas lui laisser ignorer qu'il se rend chez le cordonnier comme si ce fait capital pouvait échapper à l'œil vigilant

de son supérieur. Ces communications intéressantes devant se faire au diapason le plus élevé, il en résulte que nos cours de quartier et nos cantonnements présentent, sous le rapport du bruit, quelque analogie avec une hallé aux poissons. Il ne reste au gradé qui veut échapper à toutes ces vociférations qu'une seule ressource, éviter les endroits dangereux en utilisant des ruses d'apaches. Nous ferions donc bien de nous restreindre sous ce rapport et de nous en tenir au règlement.

Il y a encore une autre manifestation du drill que les Anglais ne connaissent pas. *C'est le pas d'école*. Ils ne le connaîtront jamais; le peuple anglais lui a décerné, déjà avant la guerre, un nom qui l'a tué à jamais. « Funny Action », disent-ils, pour désigner ce que tant de nos officiers considèrent comme la fin de toute éducation militaire. Sans aller aussi loin que les Anglais, car le pas d'école a du bon comme gymnastique, on peut dire qu'il n'est pas indispensable pour faire un soldat et qu'il est inutile pour faire un guerrier.

Dans une armée où l'on n'a pas de temps à perdre, où le fond doit primer la forme, il y a grand avantage à le supprimer. On perd à l'exercer un temps précieux pour n'arriver qu'à un résultat médiocre. Ce n'est que dans la cavalerie qu'il est enseigné d'une façon uniforme. Dans chacune de nos six divisions, ou plutôt dans chacune de nos six petites armées, on le pratique différemment. Bien plus, chaque unité a le sien. Un lieutenant d'infanterie ne disait-il pas qu'il en avait de trois sortes ? Une pour lui, la bonne naturellement, une pour son commandant de bataillon et une pour le divisionnaire ! Dans ces conditions la chose est décidément trop compliquée. Apprenons à nos hommes à bien courir et laissons le pas d'école aux automates du Tempelhoferfeld. Au reste qu'on se rassure. Les Allemands pourraient bien l'abandonner aussi. Beaucoup d'officiers sont partisans de sa suppression. Quelle gloire pour nous si au lieu d'imiter nous voyions l'armée allemande suivre nos traces !

P.

L'article ci-dessus était composé lorsque nous avons eu communication d'un ordre du général Wille du 22 octobre 1917, atti-

rant l'attention sur les formalités inutiles enseignées aux sentinelles dans certains corps de troupes :

«Lorsqu'un homme en faction me signale de loin sa présence par une longue clameur dit ordre, j'estime que c'est un excès de zèle. Cette manière de faire n'aurait de sens que si le supérieur pouvait écouter patiemment toute la consigne et manifester à son égard quelque intérêt... Je veux qu'à l'avenir la sentinelle rende uniquement les honneurs prescrits, en prenant la position à sa place réglementaire, et qu'elle mette l'arme au pied par un maniement d'arme. Avant d'annoncer son nom, son numéro et sa consigne, elle doit attendre qu'elle en reçoive l'ordre du supérieur... Par la même occasion, ajoute l'ordre, je fais remarquer *qu'il est également faux que chaque soldat en service commandé, rencontré dans les rues d'un village, annonce sa fonction à tout supérieur qui passe*¹. Cette formalité n'a de sens que dans le cadre de l'unité, exercée envers le sergent-major ou les officiers de cette unité. Lorsque les officiers supérieurs l'exigent, ils produisent l'impression de vouloir s'ingérer dans le service de détail de cette unité ».

En règle générale, l'ordre limite au service en campagne la nécessité de l'indication de sa mission faite par un homme à son supérieur.



Médecine et chirurgie de guerre.

A PROPOS D'UN EFFORT INTÉRESSANT.

Dans l'œuvre de guerre, les soldats, j'entends par là les militaires de tous grades, du simple fantassin au général en chef, n'ont pas toujours attribué au service de santé la place importante qui lui revient. Quel est son rôle considéré d'un point de vue très général ? Voyons la part qui lui revient dans l'acte total de guerre.

Le but du commandement ne peut pas se borner exclusive-

¹ Il y a là une faute de traduction. Le fait n'est pas faux puisque l'ordre s'élève premièrement contre sa réalité. Le texte allemand dit que le général considère comme une erreur d'exiger que chaque soldat, etc.